

## **CONCLUSION**

## **Conclusion**

La question qui demeure alors que j'achève ce livre est : les criminels de guerre sont-ils réellement des hommes ordinaires ?

Il est nettement plus facile de penser et de dire que les « criminels de guerre » sont des monstres car cela nous évite, dans notre conscience ou inconscience, de pouvoir nous identifier à eux. Pourtant, en quoi sommes-nous différents ? Ils étaient mariés ou célibataires, souvent pères de famille, professeurs, ingénieurs, serveurs ou mécaniciens. Quoi de plus banal ? Tenter de les comprendre ne signifie pas rentrer dans leur logique, mais juste montrer qu'ils ont une face humaine et sombre, que peut-être nous portons tous en nous. Nous n'avons sans doute pas été au mauvais endroit au mauvais moment. Il est cependant des barrières morales que ni vous ni moi ne désirons a priori franchir. Qu'aurais-je donc fait à leur place dans des circonstances similaires ? Honnêtement ? Je ne sais pas. Probablement qu'en temps de paix, aucun d'entre eux n'aurait commis de tels actes et n'aurait eu de démêlés avec la justice. Mais la guerre a libéré leurs démons. Sans doute portons-nous tous en nous une part d'ombre, de cruauté et de noirceur. Il reste cependant plus acceptable dans notre esprit de leur enlever toute humanité plutôt que de reconnaître qu'ils nous ressemblent, mais qu'ils ont connu d'autres circonstances, d'autres contextes et d'autres lieux. Si des gens ordinaires commettent des crimes, cela signifie que chacun d'entre nous peut le faire. Cela est-il acceptable ?

Nous savons que la guerre bouleverse les habitudes, renverse les valeurs et crée un monde de chaos où il est difficile de trouver ses repères sur la limite du permis et de l'interdit. La frontière entre violence légitime et illicite finit par se confondre et, dans un tel contexte, elle se retrouve parfois sans limites. Là où en temps de paix, un homme ne lèverait la main sur personne, en temps de conflit, il peut finir par se transformer parfois en monstre

sanguinaire ou, même sans aller jusque-là, jouer un rôle actif en étant « simplement » un gardien de camp, un donneur d'ordres ou un intermédiaire dans des échanges de prisonniers, sachant que chacun de ses gestes aura définitivement une conséquence sur un autre individu.

Jacques Semelin, chercheur et auteur de *Purifier et détruire* (Seuil, 2005), explique dans son livre qu'aucune société n'est à l'abri de tels processus dès lors qu'elle commence à se déliter. Les facteurs décisifs pouvant amener toutes personnes à basculer sont généralement la propagande, la paranoïa, le danger imminent, le patriotisme, la peur, le ressentiment et la manipulation, provoquant la vigilance, la fierté et la vengeance. La peur de l'isolement, donc pour ne pas le connaître ou faire face au bannissement, fait que l'individu peut renoncer à exprimer son propre jugement. Quoi de plus humain comme sentiment ! Si le pouvoir n'est plus le garant de l'interdit du meurtre, si le religieux ne représente pas davantage un frein spirituel à la violence, que reste-t-il pour y faire obstacle, sinon les individus mêmes qui composent cette société. Cependant, certains exemples de désertion, et donc de refus, attestent de la capacité de certaines personnes à pouvoir encore dire non à la violence, malgré les risques de marginalisation et de sanction. La guerre reste encore un formidable levier des inhibitions et des interdits, et il est stupéfiant de constater qu'en quelques heures ou quelques jours, un homme, qui jusque-là a vécu une existence paisible et respectueuse des autres, puisse devenir un tueur ou un tortionnaire.

Selon le docteur Adnan Houbballah, neuropsychiatre et psychanalyste ayant exercé sa profession en pleine guerre civile libanaise et auteur du *Virus de la violence* (Albin Michel, 1996), la violence et la guerre sont en chacun de nous. Bourreaux, victimes, combattants et populations civiles sont plongés, happés par une logique de folie qui sommeille dans toute l'humanité. D'après Freud, l'être humain, depuis son origine, n'est ni bon ni mauvais, il est ambivalent, cohabitent en lui haine et amour, altruisme et égoïsme. Les conflits éveillent les pulsions les plus agressives. Dans la guerre

traditionnelle (contre un ennemi extérieur), la haine est expulsée comme mauvais objet à l'extérieur de la communauté et projetée sur l'ennemi. Dans la guerre civile, c'est le processus inverse : l'objet de la haine est introjecté à l'intérieur du groupe, il est investi dans le réseau social. Chaque citoyen peut donc devenir l'ennemi juré de l'autre. Dans cette situation, elle suscite une fracture du lien social et secrète un esprit de méfiance et de repli sur soi, au point de diviser le monde en deux parties, hostiles à l'égard l'une de l'autre et chaque membre se replie, se réduit à sa petite communauté ou bien à sa propre famille pour chercher une protection. Chaque individu, chaque citoyen porte en lui le germe d'une guerre civile, virus endormi, endémique, qui attend le moment opportun et l'environnement propice au déclenchement d'une épidémie. Pour préserver une cohérence à leurs actes, les hommes impliqués dans les crimes humanitaires se situent dans la réaction, jamais dans l'action. S'ils reconnaissent avoir commis telle ou telle violence, ils la justifient par réaction à ce que l'autre avait déjà fait ou aurait pu faire. Autrement dit, la responsabilité est déjà expulsée, niée, rejetée, et appartient à l'autre qui doit en assumer les conséquences. Est-ce la raison pour laquelle la plus grande partie d'entre eux se dit innocente des crimes dont ils sont accusés ?

Christopher R. Browning, auteur *Des hommes ordinaires* (Les Belles Lettres, 1992), a choisi de raconter dans son ouvrage l'histoire du 101<sup>e</sup> bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne. À l'aube du 13 juillet 1942, ces hommes entrent dans le village polonais de Josefow. Arrivés dans ce pays quelques jours auparavant, ils sont, majoritairement, des pères de famille trop âgés pour être envoyés au front. Dans le civil, ils étaient ouvriers, vendeurs, artisans, employés de bureau. Au soir de ce fameux jour, ils se sont emparés des 1 800 juifs du village, ont désigné 300 hommes comme « juifs de labeur » et ont abattu au fusil 1 500 femmes, enfants et vieillards. En seize mois, ces hommes vont assassiner directement d'une balle dans la tête 38 000 juifs et en déporter 45 000 autres vers les

chambres à gaz de Treblinka. Soit un total de 83 000 victimes pour un bataillon de 500 hommes. Étaient-ils prêts à commettre de tels actes ?

« Nous avons tous la capacité, en nous-mêmes, à devenir un criminel de guerre. Personne ne peut avoir de réelle réponse au fait de dire qu'il pourrait ou ne pourrait pas agir de la sorte tant qu'il n'a pas été confronté à la même situation », indique William Clegg, avocat britannique ayant défendu plusieurs accusés de l'ex-Yougoslavie et de la seconde guerre mondiale. « Leur similarité est leur normalité. Celui qui a été gardien de camp en Pologne dans les années quarante aurait pu occuper une place identique dans les Balkans dans les années quatre-vingt-dix », ajoute-t-il. Mêmes propos pour Michael G. Karnavas, un avocat criminel américain. « Je pense que chacun se trouvant au milieu d'un conflit où il ou elle doit défendre sa communauté, sa région, son pays, peut facilement se trouver entraîné dans ce processus. » David Eugene Wilson, avocat américain ayant exercé à La Haye, déclare que la grande majorité des criminels de guerre qu'il a eu l'occasion de rencontrer (soit une douzaine) n'était pas des monstres, du moins en surface. « Je suis convaincu que ce sont des gens normaux confrontés à des circonstances anormales. Sans cette situation particulière, ils auraient vécu leur vie sans jamais commettre de crimes majeurs d'aucun genre. Je pense que cela laisse au reste de l'humanité la possibilité de se demander comment nous, en tant qu'individus, aurions réagi dans des circonstances similaires. Je ne pense pas que les accusés à La Haye, ou ailleurs, soient si différents de vous ou de moi. Vivre en ex-Yougoslavie à un moment précis a pu faire ressurgir le pire chez les gens. Et certains ont réagi en commettant des crimes de guerre. La question intéressante, selon moi, pourrait être de se demander pourquoi certains commettent de tels actes et d'autres non ? Alors que tous sont soumis à un environnement similaire. Je ne peux pas apporter de réponse précise. Ma croyance est, qu'à part certains monstres comme Hitler et Staline, la plupart des hommes seront toujours des hommes. Si ce point de vue est intégré, nous devons concéder le fait que beaucoup de personnes, si ce n'est toutes, ont une limite qui, une fois

franchie, pourrait permettre de commettre des crimes de guerre. Si elles ont de la chance, elles n'auront jamais à aller au-delà. » Selon John RWD Jones, avocat britannique ayant une bonne connaissance de l'ex-Yougoslavie et du Rwanda, les criminels de guerre sont majoritairement normaux, mais, pour lui, être normal dans le système nazi est être anormal, car la normalité aurait été de fuir le pays. « Le crime n'a pas de pays, de race ou de religion. Un crime est un crime », finit par ajouter Goran Rodic, un avocat de Sarajevo.

Suite à ces remarques, que pouvons-nous encore imaginer ? Que peut être le mal est en chacun de nous et qu'il ne demande qu'à s'exprimer dans un contexte dit favorable. Mais l'essentiel reste que ces hommes, tous ces hommes, ne sont sans doute pas, ou certainement pas, différents de nous. Ils sont réellement des hommes ordinaires.